

Die Schenkung von 999

La Donation de 999

Einführung / Introduction

Bernard TRUFFER

[illegible]

Regis Inuictissimi

[illegible][illegible]

**Texte de la charte de la donation de 999 /
Text der Schenkungsurkunde von 999**

In nomine sancte et individue trinitatis, patris et filii et spiritus sancti, amen. Rodolphus serenissimus rex. Maximus regni nostri creditur status summumque et nominis et honoris nostri dignoscitur decus, si in restaurandis augmentandisque dei ecclesiis plurimum operam demus. Unde notum sit omnibus evi presentis hominibus et futuri temporis fidelibus, qualiter Agildrudis regine coniugis nostre amantissime fratrique nostri Burghardi Lugdunensis ecclesie archiepiscopi nec non Hugonis venerandi Geneuensis ecclesie episcopi petitionibus consencientes, devotis eciam Hugonis Sedunensis ecclesie episcopi serviciis semper fideliter nobis impensis talionis vicem reddere cupientes, comitatum Vallensem integriter cum omnibus eius utilitatibus, que iuste [et] legaliter ex antiquis seu eciam modernis constitutionibus ad ecclesie comitatum appendere videntur et sicut usque modo nostro patrisque nostri concessu fideles nostri vestiti fuerant, sancte Marie sanctoque Theodolo Sedunensi, cuius tamen studio primum eo loci acquisitus erat, donavimus Hugonemque eiusdem loci presentem episcopum potestativum ad habendum fecimus eiusque posteris ad linquendum, [eo] tamen tenore, ut alienandi ab ecclesia Dei sancteque Marie non habeant potestatem. Hec autem [ut] a nobis facta credantur et nunquam a nobis seu posteris nostris frangantur, manu nostra corroborari et sigillo nostro iussimus insigniri.

*Signum Rodulphi (M.) regis invictissimi.
Actum Curlefin anno incarnationis domini DCCCCXCVIII°, regni vero Rodolphi regis sexto; feliciter amen.*

L'essentiel de l'acte est le suivant:

De la même manière que nos fidèles furent investis par notre père et par nous-même, nous donnons l'ensemble du comté du Valais avec tous les avantages qui s'y rattachent de droit, conformément aux anciennes et aux nouvelles constitutions, à la Sainte Vierge Marie et à Saint Théodule de Sion qui, le premier, par son zèle, avait acquis ces droits; nous accordons à l'évêque actuel, Hugues, d'exercer ces droits et de les transmettre à ses successeurs, lesquels ne seront pas autorisés à en déposséder l'Eglise de Dieu et de la Sainte Vierge Marie.

Der Kern dieser Urkunde lautet deutsch:

Wir [König Rudolf] schenken die gesamte Grafschaft im Wallis mit all ihren Nutzniessungen, welche rechtlich und gesetzlich gemäss den alten und neuen Bestimmungen zu dieser Grafschaft gehören - wie unsere Getreuen bisher von uns und unserem Vater damit belehnt worden sind - der heiligen Maria und dem heiligen Theodul zu Sitten, durch dessen Bemühen sie zuerst erworben wurde, und wir ermächtigen den gegenwärtigen Bischof Hugo, sie innezuhaben und seinen Nachfolgern zu überlassen, und zwar so, dass sie nicht bevollmächtigt sind, sie der Kirche Gottes und der heiligen Maria zu entfremden.

Il y a exactement mille ans cette année, le roi de Bourgogne, Rodolphe III, faisait don du comté du Valais à l'évêque de Sion Hugues et à ses successeurs.

Les responsables de la présente revue ne voulaient pas laisser passer cet anniversaire sans confier à des historiens chevronnés le soin d'étudier l'ensemble des questions posées par cette donation.

Même si les contemporains de cette donation, faite à Cudrefin, au bord du lac de Neuchâtel, en 999, dans une possession de l'évêque de Sion somme toute éloignée, ne pouvaient guère en percevoir la signification, et ne l'ont donc pas célébrée par des manifestations de joie et des fêtes, elle mérite cependant que, mille ans plus tard, nous l'étudions en détail car indéniablement, cette donation de 999 fut d'une très grande portée pour le Valais: elle a déterminé l'histoire de notre pays pendant des siècles.

Il va de soi que d'autres historiens avant nous se sont penchés sur cette *donatio* du roi Rodolphe III. Je rappellerai d'abord la trilogie fondamentale de Victor van Berchem dans l'*Indicateur d'histoire suisse (IHS)*, il y a plus de cent ans: «La donation du comté du Vallais à l'évêque Hugue de Sion par Rodolphe III, roi de Bourgogne, en 999» (*IHS*, 22, Nouv. Sér. 6 (1890-1893), pp. 241-245); «L'étendue du comté du Vallais donné à l'église de Sion en 999» (*IHS* 23, Nouv. Sér. 6, pp. 363-369); «Les relations des évêques de Sion avec l'Empire» (*IHS* 23, Nouv. Sér. 7, pp. 49-59). Plus d'un demi-siècle après, le professeur Heinrich Büttner de Munich reprit le sujet dans un excellent article intitulé «Zur Urkunde des Königs Rudolph III. von Burgund aus dem Jahre 999 für das Bistum Sitten» (*Revue d'histoire ecclésiastique suisse* 54/1960, pp. 153-163), confirmant les opinions de van Berchem, les nuancant aussi, en partie. Un peu plus tard, l'acte de donation trouva sous la plume du Professeur Wolfgang-Amédée Liebeskind, une explication juridico-historique remarquable (cf. «L'Etat valaisan. Esquisse d'une histoire politique des origines au milieu du XIX^e siècle», dans *Annales valaisannes* 1971, pp. 1-80). Les travaux de ces pionniers sont à la base des interprétations de Grégoire Ghika: (*La fin de l'état corporatif en Valais et l'établissement de la souveraineté des dizains au XVII^e siècle*, Sion 1947), de Margrit Werder («Das Nachleben Karls des Grossen im Wallis», in *Blätter aus der Walliser Geschichte*, Bd. 16/1977, pp. 307-490) ou de Robert Walpen (*Studien zur Geschichte des Wallis im Mittelalter, 9. Bis 15. Jahrhundert / Geist und Werk der Zeiten*, Nr. 63, Bern 1983), pour ne citer que les principales: ils ont approfondi, dans leurs études, l'un ou l'autre des aspects de ce sujet de grande envergure.

Il faut enfin signaler l'édition critique de l'acte de donation parue dans les *Monumenta Germaniae Historica* (Th. Schieffer / H. E. Mayer: *Die Urkunden der burgundischen Rudolfinger*, MGH, DD, München 1977). Tant que l'original de la donation ne sera pas retrouvé – et il n'y a pratiquement aucun espoir qu'il le soit jamais – l'édition des *Monumenta* fera autorité chez les historiens. Ce qui ne signi-

Dieses Jahr sind es genau 1000 Jahre her, seit König Rudolf III. von Burgund die Grafschaft im Wallis dem damaligen Bischof Hugo und seinen Nachfolgern schenkte.

Dieses Jubiläum wollten die Verantwortlichen des vorliegenden Jahrbuches nicht verstreichen lassen, ohne den ganzen Fragenkomplex um diese Schenkung durch ausgewiesene Fachleute neu aufarbeiten zu lassen.

Auch wenn die Zeitgenossen die Bedeutung der Schenkung von 999, die im fernen Cudrefin am Neuenburgersee auf einem dem Bischof von Sitten gehörigen Hof verurkundet worden ist, kaum richtig einzuschätzen vermochten und sie folglich nicht mit Freudenfesten und Empfängen feierten, verdient sie es, dass wir uns tausend Jahre später nochmals eingehend mit ihr befassen, denn die Tatsache lässt sich nicht wegleugnen, dass die Schenkung von 999 für die Walliser Geschichte von sehr grosser Tragweite war: Sie hat unsere Landesgeschichte während Jahrhunderten bestimmt.

Selbstverständlich haben sich schon andere Historiker vor uns mit der «donatio» König Rudolfs III. eingehend beschäftigt. Ich erinnere hier in erster Linie an die grundlegende, schon über hundert Jahre zurückliegende Trilogie Victor van Berchems im *Anzeiger für Schweizerische Geschichte*: «La donation du comté du Vallais à l'évêque Hugue de Sion par Rodolphe III, roi de Bourgogne, en 999» (ASG 22. Jg. NF Bd 6, 1890-1893, S. 241-245); «L'étendue du comté du Vallais donné à l'église de Sion en 999» (ASG 22. Jg. NF Bd 6, S. 363-369); «Les relations, des évêques de Sion avec l'Empire» (ASG 23 Jg. NF Bd 7, S. 49-59). – Mehr als ein halbes Jahrhundert später griff der Münchner Professor Heinrich Büttner das Thema wieder auf, um in seiner ausgezeichneten Studie «Zur Urkunde des Königs Rudolfs III. von Burgund aus dem Jahre 999 für das Bistum Sitten» (in ZSK 54, 1960, S. 153-163) van Berchems Erkenntnisse zu erhärten, teils auch zu nuancieren. Etwas später erfuhr die Schenkungsurkunde durch Professor Wolfgang-Amédée Liebeskind eine sehr lesenswerte rechtshistorische Deutung (cf. «L'Etat valaisan. Esquisse d'une histoire politique des origines au milieu du XIX^e siècle», in *Annales valaisannes*, 1971, S. 1-80). Diese Pionierarbeiten liegen den Darstellungen von Grégoire Ghika (*La fin de l'état corporatif en Valais et l'établissement de la souveraineté des dizains au XVII^e siècle*, Sion 1947), Margrit Werder («Das Nachleben Karls des Grossen im Wallis», in BWG Bd 16, 1977 S. 307-490) oder Robert Walpen (*Studien zur Geschichte des Wallis im Mittelalter, 9. Bis 15. Jahrhundert. / Geist und Werk der Zeiten*; Nr. 63, Bern 1983), um nur die wichtigsten zu nennen, zu Grunde. Sie haben in ihren Studien den einen oder andern Aspekt des breiten Themenspektrums vertieft.

Schliesslich muss noch auf die wissenschaftlich kritische Edition der Schenkungsurkunde in den *Monumenta Germaniae Historica* hingewiesen werden (Th. Schieffer/H. E. Mayer: *Die Urkunden der burgundischen Rudolfinger*, MGH, DD,

fie pas pour autant qu'on ne puisse apporter aucune correction de détail à l'interprétation de Theodor Schieffer.

Pour faciliter aux lecteurs non spécialisés la compréhension des problèmes complexes de la *donatio* de Rodolphe III, qu'il me soit permis, en guise d'introduction, de résumer brièvement – mais, je l'espère, de façon accessible à tous – l'état des recherches sur ce sujet. Etant donné que je me réfère aux études ci-dessus indiquées, et que, à la différence des contributions qui suivent, je n'apporte aucun élément nouveau, j'ai renoncé à l'appareil critique usuel.

Mes explications se focaliseront d'abord sur l'acte de donation en tant que tel. J'évoquerai brièvement la tradition du texte et la question de son authenticité, puis je décrirai le contexte de la donation et enfin je préciserai l'étendue du comté en 999 et la signification de la donation.

Après quoi j'en viendrai à un aperçu des suites de la donation jusqu'en 1634, c'est-à-dire à quelques mots sur l'immédiateté impériale, puis aux efforts des évêques de Sion, en lutte contre la Savoie, les nobles et le peuple, pour conserver cette donation à leurs successeurs sur le trône de saint Théodule, et enfin à leur renonciation à cette donation, contraints par le changement de régime politique.

La tradition du texte de la donation

Nous n'avons malheureusement pas l'avantage de nous référer au parchemin original de 999. L'acte original de la donation de 999 a peut-être été perdu en 1788 lors de l'incendie de la ville de Sion, au cours duquel les archives de l'évêché ont été la proie des flammes.

Le texte auquel on a dû se tenir pour toutes les éditions du siècle passé comme du siècle actuel est une transcription de l'officialité datant de 1477. Il s'agit d'une copie exécutée à la demande de l'official épiscopal Léonard Praepositi et certifiée par des notaires. Pourquoi? Dans le préambule on explique qu'à la demande de l'évêque Walter Supersaxo on a cherché des documents dans les archives et qu'on y a trouvé *quasdam litteras pergamineas antiquissimas* portant la signature du roi Rodolphe III. Ce «très ancien parchemin» ne portait manifestement aucun sceau, ce qui conduit à penser qu'il s'agissait déjà d'une copie. Cependant, il serait vain d'épiloguer là-dessus; ce qui est bien plus important est que les spécialistes sont unanimement d'avis que ce texte, abstraction faite de quelques fautes de copie manifestes et de l'un ou l'autre possible ajout ultérieur, correspond entièrement au texte original.

Ce qui pose surtout problème est la mention d'une donation antérieure à l'évêque Théodule, qu'on tenait pour oublié en 999 – ce qui n'est cependant pas certain. Car d'après nos connaissances à ce jour, il n'est pas exclu que l'évêque Théodule ait été, dès le tournant du millénaire, vénéré comme second patron du diocèse. Nous n'avons aucune attestation écrite à ce sujet mais les fouilles archéologiques, entre autres sous l'église Saint-Théodule à Sion, permettent de conclure que le premier évêque du Valais fut vénéré bien plus tôt que ce qu'on avait pensé

München 1977). Solange die Originalurkunde nicht wiedergefunden wird – und es besteht diesbezüglich wohl kaum berechtigte Hoffnung – solange wird die Edition der *Monumenta* für den Historiker massgebend bleiben. Damit ist freilich nicht gesagt, dass Theodor Schieffers Deutung keine punktuellen Korrekturen erfahren darf.

Um auch dem nicht spezialisierten Leser den Einstieg in den komplexen Problemkreis um die *donatio* Rudolfs III. zu erleichtern, sei mir gestattet, einleitend den Stand der Forschung kurz (und so hoffe ich) allgemein verständlich zusammenzufassen. Da ich mich dabei voll auf die oben zitierten Studien stütze, und im Gegensatz zu den folgenden Beiträgen keine neuen Forschungsergebnisse biete, verzichtete ich auf den üblichen wissenschaftlichen Apparat.

Meine einleitenden Ausführungen werden sich zuerst auf die Schenkungsurkunde als solche konzentrieren. Ich werde kurz bei der Überlieferung des Textes und bei dessen Echtheitsfrage verweilen, dann das Umfeld der Schenkung abstecken und schliesslich auf das Gebiet der Grafschaft um 999 und die Bedeutung der Schenkung eingehen.

Dann werde ich in grobem Überblick auf die Folgen der Schenkung bis 1634 zu sprechen kommen, also einige Worte sagen zur Reichsunmittelbarkeit, dann zu den Bemühungen der Bischöfe von Sitten, im Kampf gegen Savoyen, den Adel und das Volk, die Schenkung ihren Nachfolgern auf dem Throne des hl. Theodul zu erhalten und schliesslich zum durch den Wechsel der Staatsform bedingten erzwungenen Verzicht auf die Schenkung.

Die Überlieferung des Textes der Schenkung

Wir sind leider nicht in der glücklichen Lage, auf das Originalpergament aus dem Jahre 999 zurückgreifen zu können.

Das Original der Schenkung von 999 ist vielleicht 1788 beim grossen Stadtbrand von Sitten, bei dem auch das bischöfliche Archiv ein Raub der Flammen wurde, verloren gegangen.

Der Text der für alle Veröffentlichungen des letzten und auch dieses Jahrhunderts erhalten musste, ist ein sogenanntes Offizialatstranssumt aus dem Jahre 1477. Es ist dies eine im Auftrage des bischöflichen Offizials Leonhard Praepositi hergestellte und von Notaren beglaubigte Abschrift. Wovon? In der Einleitung wird erklärt, man habe im Auftrage Bischof Walter Supersaxos im Archiv nach Urkunden gesucht und *quasdam litteras pergameneas antiquissimas* mit der Unterschrift König Rudolfs gefunden. Die «sehr alte Pergamentschrift» trug offenbar kein Siegel, was den Schluss zuliesse, dass es sich bereits um eine Abschrift handelte. Nun, es ist müssig darüber zu streiten, viel wichtiger ist es, dass die Fachleute einhellig der Ansicht sind, dass dieser Text – abgesehen von einigen offensichtlichen Abschreibefehlern und der einen oder andern möglichen späteren Ergänzung dem Urtext durchaus entspricht.

Probleme bietet vor allem die Erwähnung einer früheren Schenkung an Bischof Theodul, den man 999 für vergessen hielt – das ist aber keineswegs so sicher. Nach heutigen Erkenntnissen ist es jedenfalls nicht ausgeschlossen, dass

jusqu'ici. Le dernier mot n'a pas encore été dit sur ce sujet. Les soi-disant interpolations ultérieures pourraient très bien avoir existé dans le texte de base, autrement dit sur le parchemin original...

Les textes édités se basent tous sur celui de la copie de 1477. Cette copie se trouve aujourd'hui conservée aux Archives du Chapitre cathédral de Sion, sous la cote: Tiroir 1, n° 78.

Principales éditions:

- Jean GREMAUD, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, tome I, n° 71 (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, XXIX).
- Theodor SCHIEFFER / H. E. MAYER, *Die Urkunden der burgundischen Rudolfinger*, p. 235 n° 86 (Monumenta Germaniae Historica, DD, München 1977).
- Dans les *Blätter aus der Walliser Geschichte*, tome 1, p. 9, on trouve une traduction complète en allemand.

La question de l'authenticité

On sait bien qu'à la fin du Moyen Age, des actes ont été de temps à autre falsifiés – souvent pour remplacer des diplômes perdus ou pour consolider des droits existants. L'acte original de notre donation manquant, certains historiens de la première moitié de notre siècle en sont venus à mettre aussi en doute l'authenticité de notre copie. Des diverses donations de comtés effectuées par Rodolphe III, le seul original à nous être parvenu est celui de 996 en faveur de l'évêque Amizo de Tarentaise. Le professeur lausannois Maxime Reymond, dans «L'évêque de Lausanne, comte de Vaud» (*Revue d'histoire ecclésiastique suisse* 5/1911) et Hans Hirsch, dans *Urkundenfälschungen aus dem Regnum Arelatense* (Wien 1937) ont tenu la copie pour un faux. On peut lire également dans les *Fontes rerum Bernensium*, une publication de sources de l'histoire bernoise, à propos du diplôme qui nous occupe: «la forme et le contenu rendent l'authenticité de cette donation fort douteuse».

Cependant déjà le professeur genevois Victor van Berchem s'était élevé contre ces doutes avec beaucoup de conviction; puis ce fut le tour d'Heinrich Büttner à Munich. Les principaux érudits à s'être intéressés à cet acte de donation pendant les dernières décennies, notamment l'historien du droit Wolfgang-Amédée Liebeskind et l'historien Theodor Schiffer, en ont clairement démontré l'authenticité. Une comparaison de la charte de donation sédunoise avec les autres diplômes émanés de la chancellerie de Rodolphe III – il nous en est tout de même parvenu 53 – s'avère concluante. Le texte dicté par le chancelier Paldolf, moine de l'abbaye de Saint-Maurice, est incontestable tant par sa forme, par son vocabulaire que par les personnes présentes et les témoins. Au reste, cette donation répond parfaitement aux contextes politique et ecclésiastique de l'époque, comme on le verra plus loin.

Bischof Theodul schon um die Jahrtausendwende als 2. Patron des Bistums verehrt wurde. Schriftliche Quellen gibt es dafür allerdings keine, aber archäologische Grabungen u.a. unter der St. Theodulskirche in Sitten lassen den Schluss zu, dass der erste Walliser Bischof weit früher als bisher angenommen verehrt wurde. Das letzte Wort ist in dieser Sache wohl noch nicht gesprochen. Die sog. späteren Interpolationen könnten sehr wohl schon im Urtext, also in der Originalurkunde gestanden haben...

Die im Druck erschienenen Texte basieren alle auf der Kopie von 1477. Diese Kopie wird heute im Domkapitelsarchiv in Sitten unter der Signatur Tir. 1 Nr. 78 aufbewahrt.

Wichtigste Publikationen:

- Jean GREMAUD, Bd. I Nr. 71 *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*. (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, Bd 29.)
- Theodor SCHIEFFER / H. E. MAYER: *Die Urkunden der burgundischen Rudolfinger*. (Monumenta Germaniae Historica, München, DD, 1977, S. 235 Nr. 86.)
- In den *Blättern aus der Walliser Geschichte*, Bd. I S. 9 ist eine vollständige deutsche Übersetzung zu finden.

Die Echtheitsfrage

Es ist bekannt, dass im ausgehenden Mittelalter ab und zu Urkundenfälschungen gemacht wurden – meist um verloren gegangene Urkunden zu ersetzen oder vorhandene Rechte zu festigen. Da die Originalurkunde unserer Schenkung fehlt, regten sich unter den Historikern in der ersten Hälfte unseres Jahrhunderts auch Zweifel an der Echtheit unserer Kopie. Von den verschiedenen Grafchaftsverleihungen Rudolfs III. ist übrigens nur die Schenkung an Erzbischof Amizo von Tarentaise aus dem Jahre 996 im Original erhalten. Der Lausanner Professor Maxime Reymond, in «L'évêque de Lausanne, comte de Vaud» (ZSKG 5, 1911) und Hans Hirsch, in *Urkundenfälschungen aus dem Regnum Arelatense* (Wien, 1937) haben die Kopie als Fälschung abgetan. Auch in den *Fontes rerum Bernensium*, eine Quellenpublikation zur Berner Geschichte, lesen wir «Form und Inhalt machen die Ächtheit dieser Schenkung sehr zweifelhaft».

Nun, diesen Zweifeln ist schon der Genfer Professor Victor van Berchem sehr überzeugend entgegengetreten, später auch Heinrich Büttner in München. Die bedeutendsten Fachleute, die sich in den letzten Jahrzehnten mit der Schenkungsurkunde befasst haben, allen voran der Rechtshistoriker Wolfgang Liebeskind und der Historiker Theodor Schieffer haben die Echtheit klar nachgewiesen. Ein Vergleich der Sittener Schenkungsurkunde mit den übrigen Diplomen aus der Kanzlei Rudolfs III. – es sind immerhin 53 erhalten geblieben – fällt überzeugend aus. Das Diktat des Kanzlers Paldolf, ein Mönch der Abtei St-Maurice, ist mit Sicherheit zu erkennen, sei es im Aufbau, im benutzten Wortschatz oder in den vorkommenden Personen und Zeugen. Die Schenkung passt auch ausgezeichnet ins politische und kirchliche Umfeld, wie wir noch sehen werden.

Aujourd'hui aucun historien après s'être sérieusement penché sur la question, ne met en doute que l'acte de 999 est authentique pour ce qui est de ses dispositions essentielles – même si lors de la copie, comme on l'a déjà signalé, quelques erreurs voire une interpolation favorable se sont glissées. C'est dans ce sens que Theodor Schieffer parle de tradition «faussée».

Il est oiseux, à mon sens, de rentrer ici dans les détails de la discussion de l'érudit, étant donné que ce qui a pu être «falsifié» dans ce texte correspond à la mode de l'époque ou résulte tout simplement d'une erreur de copie. Comme on s'y attend dans des cas de ce genre, les avis des spécialistes sont en partie divergents, mais toujours étayés par des arguments convaincants. Qui veut en savoir davantage sur ce sujet se reportera aux éditions critiques commentées de Theodor Schieffer: *Die Urkunden der burgundischen Rudolfinger*, MGH, München 1977.

Ce qui nous importe ici est que la véridicité de l'acte est reconnue.

Le contexte de la donation

L'Europe post-carolingienne a connu au IX^e siècle une histoire très mouvementée. L'Empire franc de Charlemagne se désagrégea petit à petit et l'Europe occidentale prit progressivement sa configuration actuelle.

En Allemagne, au X^e siècle, régnaient les rois saxons: Henri I^{er} (919-936); Otton I^{er} (936-973), Otton II (973-983), Otton III (983-1002), Henri II (1002-1024). C'est surtout Otton I^{er} le Grand, qui poursuivait un grand dessein: l'union de l'Europe sous la direction de l'empereur et du pape. L'apogée fut son couronnement impérial, à Rome, le 2 février 962 et l'alliance avec l'Empire romain d'orient. Au tournant du millénaire, régnait Otton III qui reprit les grandes idées de son aïeul. Il était sous la tutelle de sa grand-mère, Adélaïde de Bourgogne, et de sa mère Theophano, une nièce de l'empereur byzantin. En 966, il aida son cousin Brun à monter sur le trône pontifical: celui-ci, sous le nom de Grégoire V, fut le premier pape germanique. Après sa mort prématurée vint le premier pape français, Gerbert d'Aurillac, qui prit le nom de Sylvestre II. Avec Otton III il voulut faire revivre l'Empire de Rome et engager la réforme de l'Eglise (Cluny). Malheureusement tous deux moururent très jeunes et emportèrent leur rêve dans la tombe. Ce coup d'œil sur la haute politique pour faire comprendre que le tournant du millénaire est une époque de bouleversements, de grands projets... comme la nôtre.

Venons en maintenant au Valais qui appartenait alors au royaume de Bourgogne.

Le royaume de Bourgogne, fondé en 888 par Rodolphe I^{er}, un comte d'ascendance guelfe, abbé laïque de Saint-Maurice, est une construction à tous égards surprenante. Notre conception de l'histoire, aujourd'hui encore tributaire de l'idée européenne de l'état-nation, a toutes les peines à classer cet état de courte durée, disparu apparemment sans laisser de trace. Lors du partage de l'Empire franc-carolingien entre les successeurs de Louis le Pieux (fils de Charlemagne) au traité de Verdun en 843, entre la partie occidentale (aujourd'hui la France) et la partie orientale (aujourd'hui l'Allemagne), fut créé un royaume intermédiaire qui s'étendait de la mer du Nord à la Méditerranée et comprenait également l'Italie du Nord. Ce

Heute zweifelt kein Historiker, der sich mit dem Problem ernsthaft auseinandergesetzt hat, dass die Urkunde von 999 in ihren wesentlichen Bestandteilen echt ist – auch wenn sich bei der Abschrift (wie gesagt) einige Fehler, vielleicht auch eine gut gemeinte Interpolation eingeschlichen haben mögen. Theodor Schieffer spricht in diesem Zusammenhang von «verunechteter» Überlieferung.

Es ist meines Erachtens müssig, in diesem Rahmen auf die Diskussion der Wissenschaftler näher einzugehen, wann möglicherweise was an diesem Text verunechtet, dem Zeitbedürfnis angepasst oder ganz einfach falsch abgeschrieben worden ist. Die Meinungen der Fachleute gehen – wie das in solchen Fällen nicht anders zu erwarten ist – teils stark auseinander, übrigens mit allseits überzeugenden Argumenten. – Wer mehr darüber erfahren will, kann die kritische Ausgabe mit Kommentar bei Theodor Schieffer: *Die Urkunden der burgundischen Rudolfinger, MGH*, München 1977 nachlesen.

Wichtig für uns ist, dass die Urkunde als echt anerkannt wird.

Das Umfeld der Schenkung

Das nachkarolingische Europa erlebte im 9. Jahrhundert eine sehr bewegte Geschichte. Das Frankenreich Karls des Grossen zerfiel allmählich und Westeuropa erhielt nach und nach das heutige Aussehen.

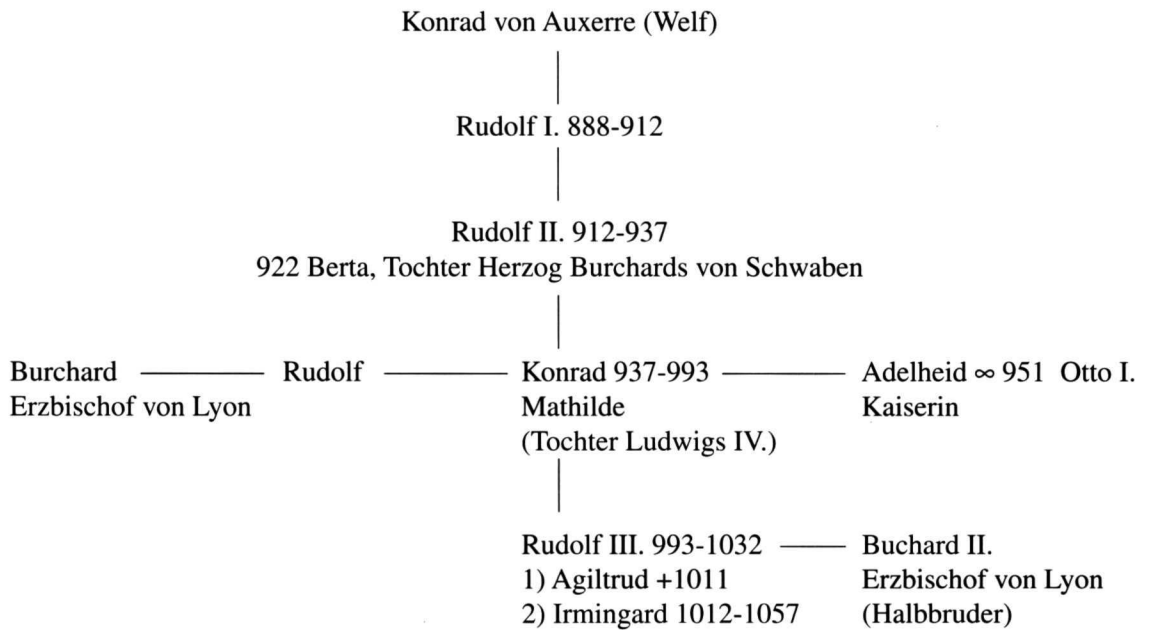
In Deutschland herrschten im 10. Jh. Die sächsischen Könige (Heinrich I. 919-936; Otto I. 936-973; Otto II. 973-983; Otto III. 983-1002; Heinrich II. 1002-1024). Vor allem Otto I., der Grosse, verfolgte grosse Ziele: Einigung Europas unter Kaiser und Papst. Höhepunkt: Kaiserkrönung in Rom am 02.02.962. Verbindung zum oströmischen Kaiserreich. Um die Jahrtausendwende herrschte Kaiser Otto III., der die grossen Ideen seines Grossvaters wieder aufnahm. Er war unter der Vormundschaft seiner Grossmutter Adelheid von Burgund und seiner Mutter Theophanu, einer Nichte des byzantinischen Kaisers, aufgewachsen. 996 verhalf er seinem Vetter Brun auf den päpstlichen Thron. Dieser war – als Gregor V. – der erste Deutsche Papst. Nach seinem allzufrühen Tod wurde mit Gerbert von Aurillac der erste Franzose Papst und nahm den Namen Silvester II. an. Zusammen mit Otto III. wollte er die *Renovatio Imperii Romanorum* verwirklichen und die *Reformatio ecclesiae* vorantreiben (Cluny). Leider starben beide sehr jung und nahmen ihre Träume mit ins Grab. – Was ich mit diesem Ausblick in die grosse Politik zeigen wollte: Die Jahrtausendwende ist eine Zeit des Umbruchs, der grossen Ideen... ähnlich der unsern.

Kommen wir nun etwas näher zum Wallis, das damals zum Königreich Burgund gehörte.

Das Königreich Burgund, das im Jahre 888 von Rudolf I., einem Grafen aus welfischem Stamm und Laienabt von St-Maurice gegründet wurde, ist in jeder Hinsicht ein seltsames Gebilde. Unser Geschichtsbewusstsein, das sich immer noch am europäischen Nationalstaatensystem orientiert, hat alle Mühe, dieses

DIE RUDOLFINGER

888-1032





Mitteleuropa im hohen Mittelalter (911-1024). Das Königreich Burgund in seiner grössten Ausdehnung.

L'Europe centrale au Haut Moyen Âge (911-1024). Le Royaume de Bourgone dans sa plus grande extension.

(H. KINDER/W. HILGEMANN, *Pipers Weltgeschichte in Karten, Daten und Bildern*, München 1970, S. 250.)

royaume disparut avant la fin du IX^e siècle: le nord en fut rattaché à la partie orientale de l'Empire; au sud, les princes post-carolingiens se disputèrent le pouvoir. Finalement, trois royaumes se formèrent: la Haute-Bourgogne, à laquelle appartenaient entre autres la Suisse occidentale et le Valais; la Basse-Bourgogne ou royaume d'Arles (soit en gros la vallée du Rhône de Lyon à Marseille) et l'Italie. Les Rodolphiens parvinrent alors à réunir la Haute et la Basse Bourgogne en un seul royaume et à régner sur un territoire allant de Bâle à Marseille, des deux côtés du Jura et de la vallée du Rhône. Cependant l'assise du pouvoir comme l'emprise territoriale étaient, dès le départ, faibles; en outre, la chance et le succès manquèrent longtemps aux Rodolphiens car ils n'avaient ni possibilité d'expansion, ni véritable identité politique. Seuls leurs liens avec le royaume allemand des Francs de l'est et, par là, avec l'empire ottonien permirent à la royauté bourguignonne de s'affermir quelque peu et de poursuivre une existence la plupart du temps très passive jusqu'au moment où elle fut absorbée par le royaume allemand, le dernier des Rodolphiens étant mort sans enfant.

Le roi Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne, fut couronné à Lausanne en 993, à la mort de son père Conrad. La passation de pouvoir du père au fils semble s'être effectuée sans problème malgré le fait qu'en Bourgogne la royauté était en principe élective et non héréditaire. Nous n'avons que relativement peu d'informations sur les 39 ans de règne de Rodolphe III. Les capitales de son royaume étaient Vienne et Saint-Maurice. Il semble qu'en Basse-Bourgogne (Arles) son père avait dû déjà céder une partie de son pouvoir à des grands de la région. Dans l'introduction à son édition des diplômes rodolphiens, Theodor Schieffer relève: «Il n'est pas facile de le démontrer par des faits isolés, mais l'impression d'ensemble, confirmée par l'examen des diplômes, conduit à penser que Rodolphe III avait hérité d'un pouvoir déjà très affaibli et que la féodalité montante avait pu asseoir ses positions dans les dernières années du règne de Conrad».

La tentative de Rodolphe de consolider d'abord son pouvoir par des confiscations échoua. Alors il s'efforça, d'une part en suivant visiblement l'exemple de l'empire, et d'autre part en menant une politique ecclésiastique et familiale ciblée, à faire du clergé un contre-pouvoir aux potentats laïques. A cette politique menée systématiquement pendant toute la durée de son règne, on doit naturellement les donations de comté à l'archevêque de Tarentaise (996) et aux évêques de Sion (999), Lausanne (1011), Vienne (1023) et peut-être aussi Aoste (1023), tout comme les nombreuses donations aux abbayes de Saint-Maurice, Saint-André-le-Bas, Saint-André-le-Haut (à Vienne), Ainay (près de Lyon), Saint-Chaffre-du-Monastier (Grenoble), Moûtier-Grandval, Romainmôtier et Cluny. Pourtant, cette politique ne rencontra pas un grand succès. Pendant les dernières années de son règne, Rodolphe III ne résidait plus que dans la partie aujourd'hui suisse de son royaume, autrement dit dans les comtés où il avait gardé l'usufruit des propriétés royales et où, de temps à autre, il pouvait exercer ses droits seigneuriaux pendant que partout ailleurs les grands feudataires tels Renaud en Bourgogne, Guigue en Dauphiné, Humbert en Maurienne, Guillaume et Bertrand en Provence, apparaissaient de plus en plus comme les véritables seigneurs du pays. «On prêtait serment de fidélité à ces barons, on leur obéissait comme au roi, pour peu qu'on veuille vivre à peu près en paix» écrivait déjà le chroniqueur de l'époque, Thietmar de Merseburg. Lorsque Rodolphe III mourut, le 5 ou le 6 septembre 1032 à Lausanne,

kurzlebige und anscheinend spurlos untergegangene Staatswesen richtig einzuordnen. Bei der Aufgliederung des fränkisch-karolingischen Grossreiches unter die Nachkommen Kaiser Ludwigs des Frommen (Sohn Karls des Grossen) im Vertrag von Verdun im Jahre 843 war zwischen Westfranken (heute Frankreich) und Ostfranken (heute Deutschland) ein Mittelreich gebildet worden, das sich von der Nordsee bis zum Mittelmeer erstreckte und auch Norditalien einschloss. Dieses Mittelreich zerfiel noch im 9. Jahrhundert. Der Norden kam zu Ostfranken, im Süden stritten sich nachkarolingische Fürsten um die Macht. Schliesslich entstanden drei Königreiche: Hochburgund, zu dem u.a. die Westschweiz und das Wallis gehörten, Niederburgund oder das Arelat (in etwa das Rhonetal von Lyon bis Marseille) und Italien. Den Rudolfingern gelang es vorerst, Hoch- und Niederburgund zum Königreich Burgund zu vereinigen und über ein Gebiet zwischen Basel und Marseille beidseits des Juras und des Rhonetales zu herrschen. Doch die Macht- und Territorialbasis war von Anfang an schmal, zudem blieben der Dynastie der Rudolfinger Glück und Erfolg weitgehend versagt, da weder Entfaltungsmöglichkeiten noch politisches Eigenbewusstsein vorhanden waren. Nur der Bindung an das Ostfränkisch- Deutsche Reich und somit an das ottonische Kaiserreich verdankte das burgundische Königtum eine gewisse Konsolidierung und meist sehr passive Fortexistenz bis es infolge Kinderlosigkeit des letzten Rudolfingers nach dessen Tod in eine Personalunion mit dem deutschen Königtum einmündete.

König Rudolf III., der letzte König von Burgund, wurde 993 nach dem Tode seines Vaters Konrad in Lausanne gekrönt. Der Übergang der Herrschaft vom Vater auf den Sohn scheint problemlos erfolgt zu sein, auch wenn in Burgund prinzipiell Königswahl und nicht etwa Erbfolge galt. Über die 39jährige Regierungszeit Rudolfs III. sind wir nur sehr dürftig unterrichtet. Zentren seines Reiches waren Vienne und St-Maurice. In Niederburgund (Arelat) scheint schon sein Vater die Macht an lokale Grosse eingebüsst zu haben. In der Einleitung zur Urkundenpublikation sagt Theodor Schieffer: «Es kann nicht leicht im einzelnen nachgewiesen, wohl aber nach dem Gesamteindruck, zu dem auch der Urkundenbefund durchaus stimmt, erschlossen werden, dass Rudolf III. ein bereits sehr geschwächtes Königtum übernahm und dass die aufsteigenden Feudalgewalten in der letzten Zeit Konrads ihre Positionen hatten ausbauen können».

Rudolfs Versuch, seine Herrschaft anfänglich durch Konfiskationen zu konsolidieren, scheiterte. So versuchte er einerseits durch sichtbare Anlehnung an das Kaiserreich und andererseits durch gezielte Kirchen- und Familienpolitik den weltlichen Potentaten in der Geistlichkeit ein Gegengewicht zu schaffen. Zu dieser während seiner ganzen Regierungszeit konsequent verfolgten Politik passen natürlich die Grafschaftsverleihungen an das Erzbistum von Tarentaise (996) und die Bistümer von Sitten (999), Lausanne (1011), Vienne (1023) und vielleicht auch Aosta (1023), ebenso wie die zahlreichen Schenkungen an die Abteien St-Maurice, St-André-le-Bas, St-André-le-Haut (in Vienne), Ainay (bei Lyon), St-Chaffre-du-Monastier (Grenoble), Moutier-Grandval, Romainmôtier und Cluny. Überlegend war der Erfolg dieser Politik allerdings nicht. In den letzten Jahren residierte Rudolf III. nur noch im heute schweizerischen Teil seines Reiches, anders gesagt, in jenen Grafschaften, in denen er die Nutzniessung der Königsgüter bewahrt hatte, und wo er ab und zu auch Herrschaftsrechte ausüben konnte,

il ne laissait plus à son successeur que l'ombre d'une royauté et un royaume en décomposition. Selon sa volonté, la Bourgogne échut au royaume allemand: l'empereur Conrad II se fit couronner roi de Bourgogne le 2 février 1033 à Payerne.

L'incorporation de la Bourgogne au royaume allemand – l'héritage devait finalement sembler bien insignifiant au roi Conrad – ne fut pas sans importance historique. L'ancienne Bourgogne forma pendant des siècles, avec l'Allemagne et l'Italie, le Saint Empire Romain Germanique. C'est ainsi que par exemple Sion, en tant que ville d'Empire, portait en cimier sur ses amoiries la double aigle impériale.

Sur l'évêque Hugues de Sion qui reçut le comté du Valais en 999, au nom de l'Eglise de Sion, on sait vraiment peu de choses à part ce que les diplômes de Rodolphe III nous en disent. Une lettre qui n'est pas datée avec précision, du moine de Saint-Gall Notker le Bègue ou l'Allemand, nous montre l'évêque Hugues sous un autre jour: soucieux de la formation du clergé de langue germanique dans son diocèse, il demanda à Notker des avis et des conseils. Notker lui offrit une traduction allemande de ses textes les plus connus (cf. Ernst Hellgardt, *Notkers des Deutschen Brief an Bischof Hugo von Sitten, in Befund und Deutung. Zum Verhältnis von Empirie und Interpretation in Sprach- und Literaturwissenschaft*, Tübingen 1979, S. 169-192). En 1005, Hugues échangea un domaine avec l'évêque de Lausanne; en 1010, soit encore sous son épiscopat, la cathédrale de Sion fut la proie des flammes.

Son nom apparaît pour la première fois dans les diplômes burgondes en 993/994 lors de l'élection de l'abbé Odilon de Cluny. Plus tard, il est cité à plusieurs reprises dans la suite du roi, avec les évêques des diocèses alpins, et pour la dernière fois le 15 février 1018 à Saint-Maurice où Rodolphe III restitue une série de possessions à l'abbaye pour l'entretien des chanoines.

Hugues, évêque de Sion, était – les sources le laissent clairement voir – un des grands du royaume les plus proches du roi. Son diocèse faisait partie des noyaux territoriaux auquel le royaume de Bourgogne s'était réduit. La donation du comté à l'évêque alors en fonction montre que le roi pouvait véritablement encore disposer de ses droits, sans quoi le diplôme aurait été sans objet. Ce ne fut pas le cas, l'histoire du Valais aux siècles suivants le prouve.

L'étendue du comté en 999

Une des questions les plus controversées à propos de la donation de Rodolphe III, est celle de son extension géographique.

A ce sujet, l'acte est sans détour: le roi donne le *comitatum Vallensem integrum cum omnibus ejus utilitatibus...*, autrement dit l'ensemble du comté du Valais avec tout ce qui l'accompagne... somme toute, nous n'avons pas là de réponse à notre question.

während überall sonst die grossen Feudalherren wie Renaud in Burgund, Guigo im Delphinat, Humbert in der Maurienne, Wilhelm und Bertrand in der Provence mehr und mehr zu den eigentlichen Herren des Landes aufrückten. «In die Hände dieser Barone leistete man den Lehenseid, ihnen gehorchte man wie dem König, wollte man einigermassen in Frieden leben», schrieb schon der zeitgenössische Chronist Thietmar von Merseburg. Als Rudolf III. am 5. oder 6. September 1032 in Lausanne starb, hinterliess er seinem Nachfolger nur den Schatten des Königtums und arg zusammengeschmolzenes Königsgut. Seinem Willen zufolge fiel das Königreich Burgund ans Deutsche Königreich; Kaiser Konrad II. liess sich am 2. Februar 1033 in Peterlingen zum König von Burgund krönen.

Die Eingliederung Burgunds ins Deutsche Königreich – so unbedeutend das Erbe für König Konrad letztlich noch sein mochte – war geschichtlich keineswegs belanglos. Das ehemalige Burgund bildete auf Jahrhunderte mit Deutschland und Italien das Römische Kaiserreich. In Erinnerung daran führte beispielsweise Sitten als Reichsstadt den doppelköpfigen Reichsadler als Helmzier über ihrem Wappen.

Über *Bischof Hugo von Sitten*, der 999 namens der Kirche von Sitten die Grafschaft entgegennehmen konnte, weiss man ausser dem, was uns die Urkunden Rudolfs III. verraten, recht wenig. 998 erscheint er auf einer römischen Synode Gregors V. Ein nicht näher datierter Brief des bekannten St. Galler Mönchs Notker (*labeo* oder *teutonicus*) zeigt uns Bischof Hugo in etwas anderem Lichte. Besorgt um die Ausbildung des deutschsprachigen Klerus in seiner Diözese nimmt er Notkers Empfehlungen und Ratschläge entgegen. Notker offeriert ihm seine ins Deutsch übersetzten Klassiker. (cf. Ernst Hellgardt, Notkers des Deutschen Brief an Bischof Hugo von Sitten, in *Befund und Deutung. Zum Verhältnis von Empirie und Interpretation in Sprach- und Literaturwissenschaft*. Tübingen 1979, S. 169-192). Im Jahre 1005 tauschte er Grundbesitz mit dem Bischof von Lausanne, 1010, also noch während seines Episkopats, wurde die Kathedrale von Sitten ein Raub der Flammen.

In den burgundischen Urkunden wird sein Name erstmals 993/94 bei der Wahl des Abtes Odilo von Cluny erwähnt. In der Folge erscheint er noch mehrmals mit den Bischöfen der Alpenbistümer im Gefolge des Königs, letztmals am 15. Februar 1018 in St-Maurice, wo Rudolf III. der Abtei eine Reihe von Besitzungen für den Unterhalt der Kanoniker restituiert.

Hugo, Bischof von Sitten, war – das lässt sich aus den Quellen deutlich herauslesen – ein dem König nahestehender Grosser des Reiches. Sein Bistum zählte zu den Kerngebieten, auf die das Königreich Burgund zusammengeschrumpft war. Die Verleihung der Grafschaft an den amtierenden Bischof zeigt, dass der König seine Rechte tatsächlich noch wahrnehmen konnte, andernfalls wäre die Urkunde gegenstandslos gewesen. Dass sie es nicht war, beweist die Geschichte des Wallis der folgenden Jahrhunderte.

Est-ce qu'à la fin du X^e siècle le comté se confond avec le diocèse? Est-ce que le territoire du *comitatus Vallensis* est le même que celui de la *civitas Vallensium* antérieure? Nous savons que le diocèse de Sion a repris l'ancienne circonscription du Bas-Empire, la *civitas*; autrement dit que le diocèse allait de la Furka au Léman. La reprise de la *civitas* romaine par le comté médiéval serait évidemment une suite logique. Cependant lors des partages de l'Empire qui ont suivi la période carolingienne, les circonscriptions romaines ont été partiellement abandonnées. Si, lors du partage de 839, le comté du Valais se trouvait encore seul entre Aoste et Vaud, nous trouvons dans la cession de Lothaire II à son frère Louis II d'Italie, en 859, trois *civitates*: Genève, Lausanne et Sion «avec les évêchés, les monastères et les comtés et aussi l'hospice sur le Mont Joux». En 921 on voit apparaître pour la première fois le *pagus Caput-lacensis*, autrement dit le Chablais. Il s'agit là d'une région détachée du *comitatus Vallensis*, l'ancien comté du Valais qui jadis recouvrait très probablement l'ensemble du diocèse. Il faut relever que le Chablais n'est jamais désigné sous le nom de «comté» mais toujours sous celui de *pagus*. Le mot de «comté» devient, à partir du IX^e siècle toujours plus utilisé dans l'acception d'unité juridique et toujours moins dans le sens de territoire limité. Il convient donc de dire que l'évêque de Sion a reçu le comté (pouvoir comtal) **en** Valais et non le comté du Valais (soit dit en passant).

Dès avant la donation, le nom de Valais ne semble plus avoir été utilisé pour désigner le Chablais.

Victor van Berchem, qui a minutieusement étudié l'ensemble de cette question complexe, en vient de ce fait à la conclusion que la frontière territoriale du comté doit être placée à Ottans, une localité aujourd'hui disparue, au nord-ouest de Martigny. Arthur Fibicher, dans son *Histoire du Valais*, reprend ce même point de vue.

Le Chablais, qui a pu appartenir d'abord à l'Abbaye de Saint-Maurice, alla rapidement, dès les X^e/XI^e siècles aux comtes de Maurienne, qui prirent pied là en tant qu'abbés laïcs de Saint-Maurice, et de là cherchèrent à s'implanter en Valais (c'est le point de départ des démêlés séculaires entre le Valais et la Savoie).

Mais il semble que les évêques de Sion ont exercé après 999 leurs droits comtaux – je préciserai ensuite, ce que cela signifie – parfois au-delà des frontières précitées; par exemple la régle de la route ou celle de la chancellerie jusqu'au lac Léman. Cependant dès le XIII^e siècle, période pour laquelle nous disposons d'une meilleure documentation écrite, il apparaît clairement que les comtes de Savoie exercent les droits comtaux en Chablais (seule la chancellerie est aux mains de l'Abbaye). Les évêques de Sion sont propriétaires terriens en certains endroits isolés, tels Massongex et Chillon/Villeneuve, mais sans y détenir la souveraineté. Cette situation est analogue d'ailleurs à celle des comtes de Savoie lesquels, avec le temps, avaient acquis des possessions dispersées dans tout le Valais épiscopal, mais sans jamais y exercer de droits comtaux.

On peut donc admettre que l'extension du comté donné en 999 correspondait certainement à celle du diocèse jusqu'à la croix d'Ottans au nord-ouest de

Das Gebiet der Grafschaft um 999

Eine der umstrittensten Fragen im Zusammenhang mit der Schenkung Rudolfs III. ist die Frage nach dem Umfang der geschenkten Grafschaft.

Die Urkunde ist da sehr kurz und bündig:

Der König schenkt den «*comitatum Vallensem integriter cum omnibus ejus utilitatibus...*» also die ganze Grafschaft Wallis mit allem was dazu gehört... Schön und recht, aber damit haben wir keine Antwort auf unsere Frage.

Ist am Ende des 10. Jh. die Grafschaft identisch mit dem Bistum? Ist das Territorium des *comitatus Vallensis* dasselbe wie dasjenige der *civitas Vallensium*. Wir wissen, dass das Bistum Sitten die spätrömische Gebietseinteilung der *civitas* übernahm d. h. dass das Bistum von der Furka bis zum Genfersee reichte. Die Einheit zwischen römischer *civitas* und mittelalterlichem *comitatus* wäre eigentlich die logische Folge. Doch während den nachkarolingischen Reichsteilungen sind auch die römischen Gebietseinteilungen teilweise aufgegeben worden. Wenn bei der Teilung von 839 die Grafschaft Wallis noch allein zwischen Aosta und Waadt war, finden wir 859 bei der Gebietsabtretung Lothars II. an seinen Bruder Ludwig II. von Italien drei *civitates*: Genf, Lausanne, Sitten «mit Bistümern, Klöstern und Grafschaften und zudem das Hospiz auf dem Jupiterberg». 921 erscheint erstmals der *pagus Caput-lacensis* also das «Chablais». Es ist dies eine Gebietsabtrennung vom *comitatus Vallensis* von der ehemaligen Grafschaft Wallis, die einst wohl das ganze Gebiet der Diözese umfasste. Das Chablais wird zwar nie als *comitatus*/Grafschaft bezeichnet sondern stets als *pagus*. Aber der Ausdruck *comitatus*/Grafschaft wird vom 9. Jh. an immer mehr für eine Rechtseinheit und immer seltener für ein geschlossenes Territorium verwendet. Darum ist es auch richtiger zu sagen, dass der Bischof von Sitten die Grafschaft **im** Wallis erhalten hat und nicht die Grafschaft Wallis (das nur nebenbei).

Schon vor der Schenkung scheint der Name Wallis für das Chablais nicht mehr verwendet worden zu sein.

Victor van Berchem, der den ganzen Fragenkomplex ausführlich studiert hat, kommt deshalb zum Schluss, dass die westliche Grenze der Grafschaft Wallis bei Ottans – einer heute verschwundenen Ortschaft nordwestlich von Martigny zu lokalisieren sei. Auch Arthur Fibicher übernimmt in seiner Wallisergeschichte diese Ansicht.

Das Chablais, das ursprünglich vielleicht zur Abtei St-Maurice gehört haben mag, kam schon früh im 10./11. Jahrhundert an die Grafen von Maurienne, die als Laienäbte von St-Maurice dort fassfassten und von da weg gezielt sich im Wallis festzusetzen versuchten. (Das ist der Anfang der jahrhundertelangen Auseinandersetzungen zwischen dem Wallis und Savoyen!)

Es scheint aber, dass die Bischöfe von Sitten nach 999 ihre Grafschaftsrechte – was das war, werde ich noch darlegen – zeitweise auch ausserhalb der ebenbezeichneten Grenzen ausübten z. B. das Strassenregal oder das Kanzleiregal bis

Martigny. Néanmoins la cohérence du territoire comtal devait être assez rapidement altérée du fait des immunités ecclésiastiques ou laïques c'est-à-dire des possessions indépendantes de l'abbaye de Saint-Maurice ou des seigneurs de la Tour.

La signification de la donation

La question la plus importante qui se pose à propos de cette donation est la suivante: que contient-elle, quelles sont ses conséquences directes?

D'un point de vue juridique: par sa donation le roi renonce à ratifier la mutation du pouvoir comtal, respectivement du fief, à un nouveau titulaire de cette fonction. Il donne, une fois pour toutes, le pouvoir sur le comté du Valais au titulaire du trône épiscopal de Sion. L'évêque reçoit pour lui et pour ses successeurs l'exercice du pouvoir royal sur le comté du Valais – avec tous ses revenus (d'où l'intérêt de ces droits comtaux). Le professeur Wolfgang Liebeskind l'a exprimé comme suit: «La donation du comté du Valais signifie que le roi renonce à tous les droits de la couronne, pour toujours, au profit de l'Eglise de Sion. De ce fait l'évêque n'est plus seulement le représentant du roi mais son successeur en droit». Nous pouvons donc dire avec raison qu'en 999 commence l'indépendance du Valais, l'histoire propre de notre pays. Les évêques de Sion réunissent désormais dans leurs mains le pouvoir ecclésiastique sur le diocèse et le pouvoir temporel sur le comté.

La symbolique médiévale a su exprimer cela d'une manière à la fois simple et frappante: la mître comme marque du pouvoir ecclésiastique et le glaive comme marque du pouvoir temporel. A partir du XIV^e siècle, on trouve ces attributs avec toutes les armoiries épiscopales. Pour Philippe de Platea, le successeur immédiat de Schiner, la mître manque cependant car son élection au trône de Sion n'a pas été ratifiée par Rome. On voit la mître et l'épée sur les monnaies valaisannes jusqu'à l'époque de l'évêque Ambiel (1778) et même au XIX^e siècle sur des bâtiments religieux officiels (tel le palais épiscopal de Sion).

En tant que seigneur du pays, l'évêque était le chef politique et militaire du comté ainsi que le juge suprême. Il disposait des droits jadis réservés au roi, les «régales» (on parlerait aujourd'hui de monopoles) dont les plus importantes et les plus profitables étaient le droit de chancellerie (contrôle du notariat), la régale des routes (droit de percevoir des taxes douanières, entretien des routes), la régale fiscale (droit de lever des impôts), et la régale monétaire (droit de battre monnaie). Il existait en outre toute une série de régales moins importantes, sources de rentrées bienvenues: par exemple la régale des marchés, la chasse, la pêche, le commerce etc.

A l'exception des impôts et de la monnaie, les évêques donnaient leurs droits en fief à des vassaux.

Quant à la haute justice, le ban du sang, ils ne l'exerçaient pas eux-mêmes mais ils se réservaient la confirmation de certains jugements, notamment les condamnations à mort.

zum Genfersee. Aber schon im 13. Jh., wo wir eine bessere schriftliche Überlieferung zur Verfügung haben, zeigt es sich ganz klar, dass die Grafen von Savoyen im Chablais die Grafschaftsrechte ausüben (einzig die Kanzlei ist in der Hand der Abtei). Die Sittener Bischöfe sind an einzelnen Orten, so etwa in Massongex und Chillon/Villeneuve, Grundbesitzer – aber eben nicht im Besitz der Oberhoheit. Übrigens ähnlich wie die Grafen von Savoyen, die mit der Zeit im ganzen bischöflichen Wallis Streubesitz erworben hatten, dort aber nie gräfliche Rechte ausüben konnten.

Wir können annehmen, dass die im Jahre 999 geschenkte Grafschaft sicher das Gebiet der Diözese bis zum Kreuz von Ottans nordwestlich von Martigny umfasste. Doch die Einheit des Grafschaftsterritoriums wurde bald schon durch geistliche und weltliche Immunitäten, das heisst unabhängige Gebiete der Abtei St-Maurice oder der Herren von Turn und anderer durchbrochen.

Die Bedeutung der Schenkung

Die wichtigste Frage im Zusammenhang mit der Schenkung ist eigentlich diese: Was beinhaltet sie? Was hat sie für direkte Folgen?

Rechtshistorisch betrachtet: verzichtet der König mit seiner Schenkung darauf, bei Erledigung des Grafenamtes einen neuen Amts- bzw. Lehensträger zu bestimmen. Er überträgt ein für alle Mal dem jeweiligen Inhaber des Bischofsitzes von Sitten die landgräfliche Gewalt über die Grafschaft Wallis. Der Bischof erhält für sich und seine Nachfolger die Ausübung der königlichen Gewalt in der Grafschaft Wallis – mit allen Einkünften (das macht übrigens den Erhalt der Grafschaftsrechte so begehrenswert). Professor Wolfgang Liebeskind sagt es so: «Die Schenkung der Grafschaft bedeutet, dass der König auf alle Rechte der Krone für ewige Zeiten zugunsten der Kirche von Sitten verzichtet. Der Bischof ist damit nicht mehr bloss Vertreter des Königs sondern sein Rechtsnachfolger». Mit Fug und Recht dürfen wir also sagen: 999 begann die Unabhängigkeit des Wallis, die eigene Geschichte unseres Landes. Die Bischöfe von Sitten vereinigten fortan in ihrer Hand die geistliche Gewalt in der Diözese und die weltliche Macht in der Grafschaft.

Die mittelalterliche Symbolik hat dafür ein sehr ausdrucksvolles aber einfaches Zeichen geschaffen: Krummstab als Zeichen der geistlichen und Schwert als Zeichen der weltlichen Gewalt. Vom 14. Jahrhundert an finden wir diese Attribute im Zusammenhang mit allen bischöflichen Wappen. Bei Philipp de Platea, dem unmittelbaren Nachfolger Schiners, fehlt jeweils der Krummstab, weil seine Wahl zum Bischof in Rom nicht bestätigt wurde. – Krummstab und Schwert findet man auf den Walliser Münzen noch bis Bischof Ambiel 1778 und sogar im 19. Jahrhundert auf öffentlich – kirchlichen Gebäuden (z. B. Bischofspalais in Sitten).

Als Landesherr war der Bischof politisches und militärisches Oberhaupt der Grafschaft und zugleich oberster Richter. Er verfügte über die einst dem König vorbehaltenen Rechte, die sog. Regalien (heute würde man von Monopolen re-

Même si, au Bas Moyen Age, les évêque de Sion se fondaient sur une *donatio sancti Karoli Magni*, une donation de Charlemagne à l'Eglise de saint Théodule, dont ils n'avaient pas l'original mais qui était assez vraisemblable et qu'ils firent confirmer par les empereurs à répétées reprises (il s'agit de la célèbre et honnie «Caroline») la donation du comté du Valais par le roi Rodolphe III à l'évêque de Sion reste le titre juridique qui fait autorité, sur lequel l'Eglise de Sion pouvait et devait asseoir son pouvoir temporel. Par elle se justifiait le fier titre de *comes et praefectus Vallesii cum omnimoda jurisdictione, alti, meri, mixti et bassi imperii* (comte et préfet du Valais avec la puissance qui en découle), porté pour la première fois par l'évêque Guichard Tavel en 1367, afin de marquer ses droits face aux prétentions de la Savoie. Un siècle plus tôt, déjà, le titre de *Princeps Sacri Romani Imperii*, prince du Saint Empire Romain Germanique, était devenu usuel pour désigner l'évêque de Sion.

Les conséquences de la donation jusqu'en 1634

Voyons encore rapidement et de façon très schématique les conséquences de cette donation de 999. Il y a plus de cent ans déjà, alors que l'historiographie – grâce aussi à la fondation des sociétés d'histoire – prenait des formes plus élaborées, un historien de renom avait porté ce jugement lapidaire :

«Cet acte est incontestablement le plus important de l'histoire politique de notre pays; pendant huit siècles entiers, il a déterminé toute la politique et l'administration du Valais».

Qu'arriva-t-il concrètement après 999? Dans un premier temps, presque rien ne changea car l'évêque Hugues et ses prédécesseurs avaient été depuis longtemps des vassaux du roi de Bourgogne, ce qui ressort d'ailleurs clairement de l'acte de donation. Après la mort de l'évêque Hugues, vraisemblablement avant 1020, son successeur – peut-être l'évêque Eberhard – fut porté sur le trône épiscopal et investi du pouvoir temporel encore par le roi Rodolphe III, ainsi qu'il était d'usage avant la querelle des Investitures.

Lorsque le roi Rodolphe III mourut sans enfants, la Bourgogne (ou plutôt ce qu'il en restait) échut en 1032 au royaume germanique. Le roi Conrad II reçut l'année suivante la couronne de Bourgogne à Payerne. Il en résulta, pour le comté du Valais, l'immédiateté impériale du pays, l'évêque devenant prince du royaume, c'est-à-dire désormais nommé et investi par le roi, qui l'invitait à son conseil ou qui, par exemple, l'appelait à l'aide contre les Turcs. Il ne faut donc pas s'étonner si certains évêques de Sion (et notamment Ermenfroid au XI^e siècle) étaient fortement impliqués dans la politique impériale. Après que Rome l'eut emporté dans la querelle des Investitures, à savoir la lutte pour la nomination et l'investiture des évêques et des dignitaires ecclésiastiques, la royauté perdit beaucoup d'influence et de puissance (Canossa!). Les évêques devaient désormais être choisis par le clergé diocésain et leur nomination confirmée par Rome; après quoi seulement ils continuaient d'être investis du pouvoir temporel par le roi ou l'empereur.

La faiblesse notoire de la royauté germanique et son désintérêt croissant pour la Bourgogne, permit au cours des XII^e/XIII^e siècles à quelques grands du pays de

den), deren wichtigste und einträglichste wohl das Kanzleiregal (= Aufsicht über das Notariat), das Strassenregal (= Recht Zölle zu erheben – Strassenunterhalt), das Steuerregal (= Recht Abgaben zu erheben) und das Münzregal (= Recht Münzen zu schlagen) waren. Daneben gab es eine ganze Anzahl weniger wichtiger Regalien, die alle willkommene Einkünfte abwarfen: z. B. das Marktregal, die Jagd, der Fischfang, der Handel usw.

Abgesehen vom Steuer- und Münzregal gaben die Bischöfe ihre Rechte an Lehensleute weiter.

Auch die hohe Gerichtsbarkeit, den Blutbann, übten sie nicht selber aus, aber die Bestätigung gewisser Urteile, namentlich der Todesurteile, war ihnen vorbehalten.

Auch wenn sich die Bischöfe von Sitten im Spätmittelalter auf eine nicht mehr vorhandene, aber durchaus mögliche *donatio sancti Karoli Magni*, eine Schenkung Karls des Grossen an die Kirche des hl. Theoduls stützten und diese auch wiederholt von den Kaisern bestätigen liessen, (es handelt sich um die berühmt-berüchtigte Karolina) so ist doch die Schenkung der Grafschaft durch König Rudolf III. von Burgund an Bischof Hugo von Sitten der massgebende Rechtstitel, auf den sich die Kirche von Sitten für ihre weltliche Oberhoheit berufen konnte und musste. Auf ihr beruhte auch der stolze Titel *comes et praefectus Valesii cum omnimoda iurisdictione alti, meri, mixti et bassi imperii* (Graf und Präfekt des Wallis mit jeglichen Machtbefugnissen), den sich allerdings erst Bischof Witschard Tavel um 1367 zulegte, um seine Rechte gegenüber den Ansprüchen Savoyens zu betonen. Ein Jahrhundert früher schon war die Anrede *Princeps Sacri Romani Imperii*, Fürst des Heiligen Römischen Reiches, für des Bischof üblich geworden.

Die Folgen der Schenkung bis 1634

Wenden wir uns noch kurz und in sehr gedrängter Form den Folgen der Schenkung von 999 zu. – Schon vor über 100 Jahren, als die Geschichtsschreibung bei uns, teilweise auch dank der Gründung der Geschichtsforschenden Vereine, langsam ernsthaftere Formen annahm, urteilte ein namhafter Historiker lapidar:

«Dieser Akt ist unstreitig der wichtigste in der politischen Geschichte unseres Landes; er entschied für volle 8 Jahrhunderte mehr oder minder über die ganze politische Gestaltung und Verwaltung des Wallis.»

Was geschah konkret nach 999? Fürs erste änderte sich wohl kaum etwas, da Bischof Hugo und seine Vorgänger schon vorher Lehensträger der Könige von Burgund gewesen waren, wie dies aus der Schenkungsurkunde deutlich hervorgeht. Nach Bischof Hugos Tod – wahrscheinlich noch vor 1020 – wurde sein Nachfolger – vielleicht Bischof Eberhard – noch von König Rudolf III. in sein Amt eingesetzt und mit der weltlichen Macht investiert, wie das vor dem Investiturstreit üblich war.

constituer une nouvelle puissance politique sur les décombres de la féodalité: la Diète, expression de la souveraineté du pays.

Ainsi les successeurs du comte de Savoie Humbert aux Blanches Mains parvinrent-ils, par-dessus les circonscriptions administratives et les frontières du comté, à construire une nouvelle entité politique qui devint, avec le temps et le bon vouloir des empereurs, un petit état. De plus, des comtés ecclésiastiques tels Vienne, la Tarentaise, Vaud et le Chablais échurent à la Savoie.

Seul des comtés donnés par Rodolphe III aux évêques, le comté du Valais survécut à cette période mouvementée – encore s’agit-il d’un Valais qui n’est plus tout à fait intact: pour des raisons inexpliquées, les Savoie s’étaient accaparés, entre autres, du droit d’investir l’évêque du pouvoir temporel, ce qui mettait donc temporairement le Valais dans une fatale dépendance par rapport à son puissant voisin occidental.

De très bonne heure déjà, les Savoie s’étaient implantés également comme propriétaires fonciers dans la partie occidentale du diocèse et s’étaient efforcés d’étendre systématiquement leurs domaines (en reliant des possessions isolées). C’est le comte Thomas II qui parvint en 1260 à définir une nouvelle frontière entre le Valais et la Savoie sur la Morge, en aval de Sion. Ce traité imposé put cependant être annulé en 1268 car l’évêque Henri I^{er} de Rarogne, un des rares évêques Haut-Valaisans de cette époque, était plus que désireux de transmettre à son successeur l’intégralité des droits de son Eglise. Ses successeurs ne furent pas tous de la même espèce. Et, aux XIII^e et XIV^e siècles surtout, l’influence de la Savoie lui permit de placer ses propres gens au Chapitre et sur le siège épiscopal de Sion (Aymon de Savoie, en 1037; Edouard de Savoie 1376-1386). Lorsqu’ils ne travaillaient pas directement main dans la main avec la Savoie, ils ne mettaient aucun obstacle à son action. On aboutit donc à ce qui devait arriver: après des luttes et des batailles constamment rallumées, qui tournaient le plus souvent à l’avantage de la Savoie (des sursauts, tel le «Mannenmitwoch» à Viège en 1388, étaient rares) la Savoie obtint au traité de paix de 1392 la souveraineté sur le Bas-Valais. La Morge de Conthey marqua la frontière définitive entre la partie haute du diocèse, soumise au pouvoir épiscopal, et la partie basse, sous domination savoyarde. Cet accord valut au pays quelques décennies de paix avec la Savoie.

Le seigneur-évêque avait à défendre son pouvoir temporel non seulement contre l’emprise savoyarde mais encore, de façon répétée, contre des ennemis intérieurs. Du temps de la féodalité, l’évêque exerçait son pouvoir temporel en s’appuyant sur le haut clergé et la noblesse, auxquels il donnait en fief des charges et des offices. Dès qu’une famille noble devenait puissante, elle cherchait à se libérer de sa sujétion à l’évêque et tentait de se révolter – je rappelle l’exemple les barons de La Tour et plus tard celui des Rarogne. L’évêque parvint – et cela avec le soutien énergique du peuple – à mettre un terme à la rébellion de la noblesse (1376: expulsion des La Tour; 1420: élimination des Rarogne). Pour cela, l’évêque dut évidemment faire au peuple toujours plus de concessions, c’est-à-dire accorder à ses représentants une participation politique croissante. Ainsi l’état coroporatif, à la tête duquel l’évêque exerçait son pouvoir assisté par les représentants du clergé, de la noblesse et des communes, fut-il progressivement remplacé par l’état

Als König Rudolf III. kinderlos starb, fiel Burgund (oder besser was davon noch übrig war) 1032 an das deutsche Reich. König Konrad II. liess sich 1033 in Peterlingen die Krone Burgunds aufsetzen. Folge für die Grafschaft Wallis: das Land wird reichsunmittelbar, der Bischof wird Reichsfürst, d. h. er wird fortan vom König ernannt und eingesetzt, von ihm zum Reichstag eingeladen, oder beispielsweise zu Hilfeleistungen gegen die Türken aufgefordert. Kein Wunder sind einige Sittener Bischöfe (im 11. Jahrhundert vor allem Ermenfried) stark in die Reichspolitik verwickelt. Nachdem Rom den Investiturstreit, d. h. den Kampf um die Ernennung und Einsetzung der Bischöfe und kirchlichen Würdenträger für sich entschieden hatte, verlor das Königtum viel an Einfluss und Macht (Canossa!). Die Bischöfe wurden in der Folge vom Diözesanklerus gewählt und von Rom bestätigt, während die Investitur mit der weltlichen Macht weiterhin durch den König oder Kaiser erfolgte.

Die notorische Schwäche des deutschen Königtums und sein wachsendes Desinteresse an Burgund erlaubte es im Laufe des 12./13. Jahrhunderts einigen lokalen Grössen, auf den Trümmern des Lehnwesens eine neue politische Macht aufzubauen: Die Landeshoheit.

So gelang es den Nachfolgern von Graf Humbert Weisshand von Savoyen, über ehemalige Grafschaftseinteilungen und -grenzen hinweg ein neues politisches Gebilde aufzubauen, das mit der Zeit zum territorialen Kleinstaat von Kaisers Gnaden wurde. Auch kirchliche Grafschaften wie Vienne, Tarentaise, Waadt und Chablais fielen an Savoyen.

Von den Grafschaftsschenkungen Rudolfs III. an Bischöfe überlebte nur die Grafschaft Wallis diese bewegten Jahre – und auch das Wallis nicht ganz ohne Schaden zu nehmen: auf ungeklärte Weise zogen die Savoyer u. a. die Investitur des Walliser Landesherrn an sich, dieser geriet so zeitweise in eine unheilvolle Abhängigkeit vom starken Nachbarn im Westen.

Schon sehr früh setzten sich die Savoyer auch als Grundbesitzer im westlichen Bistumsteil fest und bemühten sich, ihren Besitz systematisch auszuweiten (Verbindung von Streubesitz). Graf Thomas II. gelang es 1260 vorübergehend die Grenze zwischen Wallis und Savoyen neu bei der Morge unterhalb Sitten festzulegen. Der aufgezwungene Vertrag konnte allerdings 1268 rückgängig gemacht werden, da Bischof Heinrich I. von Raron, einer der wenigen Oberwalliser Bischöfe der damaligen Zeit, sehr darauf erpicht war, die Rechte seiner Kirche unverehrt seinem Nachfolger weiterzugeben. Seine Nachfolger waren nicht alle von seinem Schlag. Vor allem im 13. und 14. Jahrhundert gelang es den einflussreichen Savoyern, eigene Leute ins Domkapitel und auf den Bischofsstuhl von Sitten zu bringen (Aymo von Savoyen, 1037; Eduard von Savoyen, 1376-1386). Wenn sie nicht direkt dem Savoyer in die Hand arbeiteten, legten sie ihm keine Schwierigkeiten in den Weg. So kam es schliesslich doch so, wie es kommen musste: Nach immer wieder neu aufflammenden Fehden und Kämpfen, die meist zugunsten Savoyens ausgingen (Lichtblicke wie der Mannenmittwoch von Visp 1388 waren selten), erreichte Savoyen im Frieden von 1392 die Landeshoheit über das Unterwallis. Die Morge von Conthey wurde zur endgültigen Grenze zwischen dem bischöflich regierten oberen und dem savoyisch beherrschten unteren

fédératif dans lequel l'évêque dut partager son pouvoir avec les représentants des sept dizains. A la différence de la noblesse qui fut écrasée dans sa lutte contre le renforcement de la puissance épiscopale, et disparut, le clergé réussit à sauver sa représentation sinon son influence à la Diète.

Dès qu'à Sion ne régnèrent plus des personnalités aussi fortes que celle de Walter Supersaxo ou de Matthieu Schiner, le pouvoir passa irrémédiablement aux mains de la Diète où les représentants des dizains avaient la parole. En Valais aussi le peuple faisait le lent apprentissage de la souveraineté.

Pendant ce temps les Savoie allaient vers des années moins fastes. La mort prématurée d'Amédée VII en 1391, puis l'élection d'Amédée VIII comme anti-pape par le Concile de Bâle firent un peu passer la politique «locale» au deuxième plan. Et quand la duchesse Yolande, lors des guerres de Bourgogne, choisit le mauvais cheval en se rangeant aux côtés de Charles-le-Téméraire, et que celui-ci fut littéralement écrasé par les Confédérés, l'évêque Walter Supersaxo saisit en 1475 l'occasion de reconquérir la *terra ecclesie Sedunensis*: le Bas-Valais.

Et sur quoi l'évêque Walter Supersaxo s'appuya-t-il pour justifier cette reconquête? Sur les anciens titres qu'il fit rechercher dans les archives et copier, entre autres la donation de 999, tombée dans l'oubli. Après avoir perdu la bataille de la Planta, la Savoie était trop affaiblie pour continuer la guerre et dut céder le Bas-Valais à l'évêque, de la Morge de Conthey à Saint-Maurice.

En 1569 encore, lorsque le Valais rendit au duc de Savoie les gouvernements d'Evian et de la vallée d'Abondance, c'est, entre autres, l'acte de donation de 999 qui servit de justification au refus de restituer Monthey.

Avec la fixation de la frontière du pays à la Morge de Saint-Gingolph, les anciennes limites de l'évêché étaient retrouvées. Personne ne se souciait alors de ce que, selon toute vraisemblance, elles ne correspondaient pas aux limites de l'ancien comté du Valais – c'était simplement le plus fort qui faisait la loi, comme d'ailleurs au temps de l'expansion savoyarde du XIV^e siècle.

La reconquête du Bas-Valais savoyard, c'est-à-dire le rétablissement de la *terra ecclesiae Sedunensis* devait rapidement avoir une suite néfaste pour le trône épiscopal. Les contestations de souveraineté entre l'évêque et les dizains culminèrent au début du XVII^e siècle. Outre les revenus réguliers provenant des gouvernements du Bas-Valais, les dizains disposaient désormais de nouveaux arguments: c'est avec leur sueur et leur sang qu'ils avaient sauvé le pays du péril étranger et permis la reconquête. Ils s'étaient donc libérés eux-mêmes et par conséquent la souveraineté appartenait au peuple c'est-à-dire au pays: en réalité, à la Diète.

Sans doute les évêques se défendirent-ils par tous les moyens; mais comme ils étaient élus par la Diète, leur sort fut rapidement réglé. Depuis que l'évêque Hildebrand Jost avait été contraint, en 1634, de renoncer à la Caroline (autant dire renoncer à la donation de 999), le pouvoir suprême en Valais appartenait aux seuls dizains.

Bistumsteil. Diese Regelung bescherte dem Land einige friedliche Jahrzehnte mit Savoyen.

Der bischöfliche Landesherr hatte jedoch seine weltliche Macht nicht nur gegen die Übergriffe Savoyens zu verteidigen, sondern immer wieder auch gegen Anfeindungen im Landesinnern. Zur Zeit des Lehenswesens übte der Landesherr seine weltliche Macht mit Hilfe des höheren Klerus und des Adels aus, dem er Aufgaben und Ämter zu Lehen gab. Wurde eine Adelsfamilie zu mächtig, versuchte sie, sich von der Abhängigkeit vom Landesherrn zu befreien und probte den Aufstand. Ich erinnere etwa an die Freiherren von Turn, später die von Raron. Dem Landesherrn gelang es zwar mit tatkräftiger Unterstützung des Volkes, den aufständischen Adel auszuschalten (1376: Vertreibung der von Turn; 1420: Ausschaltung der von Raron). Doch dafür musste der Bischof dem Volk immer grössere Zugeständnisse machen, d. h. die Volksvertreter mehr und mehr an der Regierung teilhaben lassen. So wird mit der Zeit der Ständestaat, in dem der Landesherr seine Macht mit Hilfe der drei Stände Klerus, Adel, Gemeinden ausübte, durch den Bundesstaat abgelöst, in dem der Landesherr seine Macht mit der Vertretung der 7 Zenden teilen musste. Im Gegensatz zum Adel, der im Kampf gegen die Festigung der bischöflichen Landeshoheit aufgerieben wurde und verschwand, gelang es dem Klerus, wenn nicht den Einfluss so doch den Sitz im Landrat zu retten.

Sobald nicht mehr so starke Persönlichkeiten wie Walter Supersaxo, oder Matthäus Schiner in Sitten herrschten, ging die Macht im Lande mehr und mehr an den Landrat über, und dort hatten die Vertreter der Zenden das Sagen. Die Lehre der Volkssouveränität machte auch im Wallis langsam ihren Weg.

Savoyen ging unterdessen weniger glücklichen Jahren entgegen. Der frühe Tod Amadeus VII., 1391, später die Wahl Amadeus VIII. zum Gegenpapst durch das Konzil von Basel, liessen die «Lokalpolitik» etwas in den Hintergrund treten. Und als die Herzogin Yolanda vor den Burgunderkriegen aufs falsche Pferd setzte, d.h. sich auf die Seite Karls des Kühnen schlug und dieser von den Eidgenossen vernichtend geschlagen wurde, nutzte Bischof Walter Supersaxo 1475 die Gelegenheit, um die terra ecclesiae Sedunensis, das Unterwallis, zurückzuerobern.

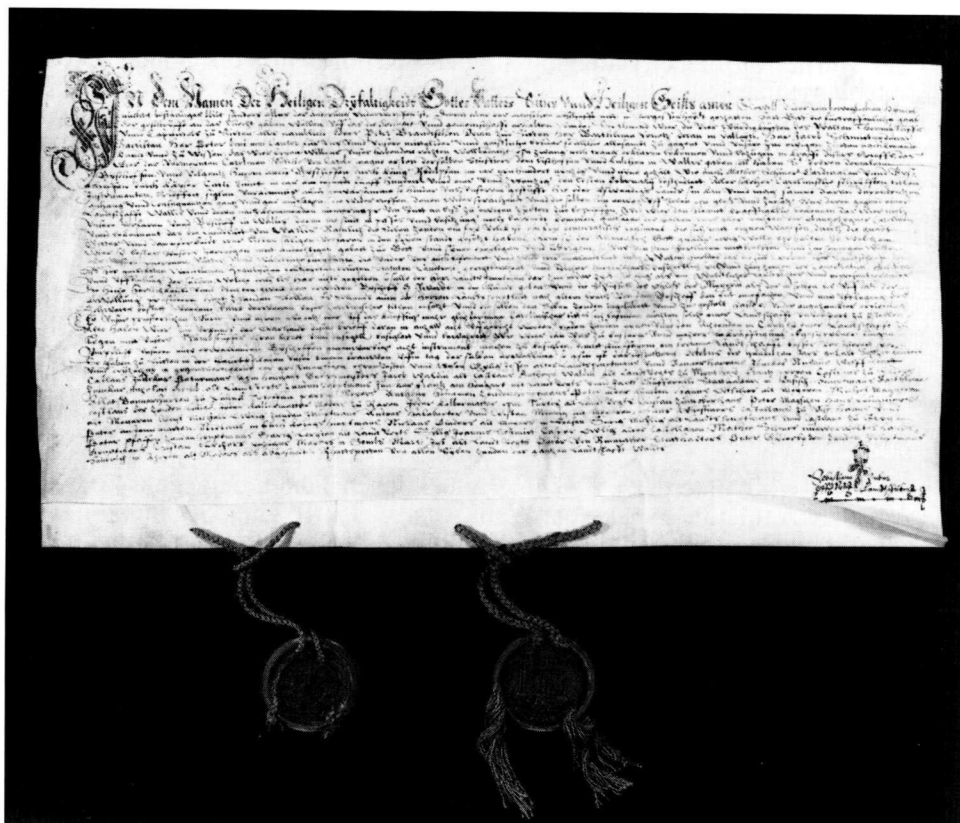
Und worauf stützte sich Bischof Walter, um seinen Eroberungszug zu rechtfertigen? Auf die alten Rechtsschriften, die er im Archiv aufstöbern und abschreiben liess, u. a. die in Vergessenheit geratene Schenkungsurkunde von 999. Savoyen war nach der verlorenen Schlacht auf der Planta zu schwach, um den Krieg fortzusetzen und musste das Unterwallis von der Morge von Conthey bis St-Maurice an den Bischof abtreten.

Auch 1569 als das Wallis dem Herzog von Savoyen die im Jahre 1536 besetzten Landvogteien Evian und Hochtal zurückerstattete, musste u. a. die Schenkungsurkunde von 999 erhalten, um die Weigerung der Rückgabe von Monthey zu rechtfertigen.

Mit der Festsetzung der Landesgrenze an der Morge bei St-Gingolph waren die alten Bistumsgrenzen wieder hergestellt. Dass sie wahrscheinlich nicht den

Cela se manifestait en quelque sorte par le fait que l'évêque, lors de son entrée en fonction, recevait l'épée de la régalie des mains du bailli, représentant du pays souverain. L'évêque n'avait plus que le titre de prince. En réalité il n'était plus que le chef titulaire d'une démocratie fédérative. Ce qui ne l'empêcha pas de porter jusqu'à la chute de l'Etat indépendant, tombé sous les coups de la Révolution française, le fier titre de *Princeps Sacri Romani Imperii* hérité de la donation de 999.

(Traduction française: Françoise Vannotti)



Der Verzicht auf die Carolina vom 15. Oktober 1613 mit den Siegeln Bischof Hildebrand Josts und des Domkapitels.

La renonciation à la Caroline du 15 octobre 1613 avec les sceaux de l'évêque Hildebrand Jost et du Chapitre cathédral de Sion.

(Archives de l'Etat du Valais, Sion.)

(Photo: Dominique Quendoz)

ehemaligen Grafschaftsgrenzen entsprachen, kümmerte damals niemanden – es regierte einfach das Recht des Stärkern, wie übrigens auch zur Zeit der savoyischen Expansion im 14. Jahrhundert.

Die Rückeroberung des savoyischen Unterwallis, d. h. die Wiederherstellung der *terra ecclesiae Sedunensis* sollte für den Landesherrn bald tragische Folgen haben. Die Differenzen um die Souveränität zwischen Bischof und Zenden spitzten sich im beginnenden 17. Jahrhundert zu. Die Zenden besaßen nun neben regelmässigen Einkünften aus den Landvogteien neue Argumente: Sie hatten das Land mit ihrem Blut und Schweiss vor auswärtiger Gefahr errettet und zurückerobert, sie hatten sich selbst freigemacht, folglich gehörte die Souveränität dem Volk, d. h. der Landschaft, praktisch dem Landrat.

Wohl wehrten sich die Bischöfe mit allen Mitteln, aber da sie vom Landrat gewählt wurden, war ihr Kampf bald entschieden. Seit dem erzwungenen Verzicht auf die Karolina durch Bischof Hildebrand Jost im Jahre 1634 (es war dies natürlich auch ein Verzicht auf die Schenkung von 999), lag die höchste Gewalt im Land allein bei den Zenden.

Äusserlich zeigt sich das etwa darin, dass der Landeshauptmann als Vertreter der souveränen Landschaft dem Bischof bei Amtsantritt das Regalienschwert übergab. Der Bischof war nur mehr dem Namen nach Landesfürst. In Wirklichkeit war er bloss noch Titularoberhaupt eines demokratischen Bundesstaates.

Freilich hinderte ihn das nicht daran, den durch die Schenkung von 999 erworbenen stolzen Titel *Princeps Sacri Romani Imperii* noch bis zum Sturz des unabhängigen Staates in der französischen Revolution zu tragen.



Regaliensiegel des Bischofs Adrian IV. von Riedmatten auf einer Urkunde vom 13.3.1666.
Sceau de la régalie de l'évêque Adrien IV. de Riedmatten sur un acte du 13 mars 1666.

(Archives de l'Etat du Valais, Sion.)

(Photo: Dominique Quendoz)



Mittelbild des Theodulstriptychons auf Valeria (17. Jh.): Kaiser Karl der Grosse überreicht dem Bischof das Schwert als Zeichen der weltlichen Gewalt in der Grafschaft Wallis.

Triptyque de saint Théodule, à Valère (XVII^e siècle): l'empereur Charlemagne remet à l'évêque l'épée, signe de son pouvoir temporel sur le comté du Valais.

(Photo: Musées cantonaux, Sion.)